

« Les » Gondinet Edmond Gondinet le vaudevilliste qui nourrissait les pauvres de son village

ROBERT MARGERIT qui connaissait bien son Limoges pour avoir écrit une histoire de la ville dont nous reparlerons un jour, en connaissait aussi les personnages que le temps efface des mémoires. Ainsi du célèbre Edmond Gondinet auquel il a consacré un excellent article publié dans *Le Populaire du Centre* le 8 août 1957. Nous n'ajouterons que quelques précisions à ce texte, apportées dans une préface de 1892, par Michel Gondinet, neveu d'Edmond, originaire de Saint-Yrieix-la-Perche.

C'est après la guerre de 1870 que les habitants du village d'Athis, qui domine la Seine, virent arriver parmi eux un personnage singulier qui s'installa dans une maison que les Prussiens avaient saccagée et qu'il fit rebâtir en quelques semaines, achetant les terrains environnants et faisant édifier des terrasses dont une sur le toit de la maison, ce qui le fit d'abord prendre pour un astronome.



Portrait d'Edmond Gondinet

Écoutons, ou plutôt, lisons Michel Gondinet :

« On vit débarquer dans le village une sorte de ménagerie domestique, composée pour la plupart d'animaux invalides : des chevaux, des ânes, une douzaine de chiens au poil rude, un bataillon de chats en rupture de gouttière, un mouton à trois pattes et des paons marchant fièrement au milieu d'une armée de volatiles.

...

« Tous les enfants du village d'Athis vinrent faire le siège de la villa et furent accueillis avec force bonbons et gâteaux par le mystérieux monsieur René dont personne ne savait le nom et que l'on prenait pour un officier d'assez haut rang, un colonel... »

Monsieur René fit de son parc un Disneyland bien avant l'heure, vaste terrain de jeux pour enfants pauvres, au milieu des animaux arrachés à la misère.

Mais il y avait aussi des parents malheureux. Monsieur René leur fit savoir que sa bourse leur était ouverte.

Michel Gondinet précise :

« Cela lui coûta cher. Les demandes de dons affluèrent et avec elles les demandes d'emprunts [...] Monsieur René accorda tout sans discuter, ce qui le fit passer pour un nabab. Il dut bientôt installer une sorte de dispensaire dans le pavillon habité par son concierge. On y trouvait du bois, des vêtements et des provisions pour les pauvres, du vin de Bordeaux et des remèdes pour les malades.

« Monsieur René devint ainsi en peu de temps la providence du pays. »

Ces quelques traits renforcent le portrait fait par Margerit d'un Limousin qui n'aimait pas les méchants et qui n'eut pas la chance d'atteindre l'instant d'une vieillesse paisible et heureuse. Il était né le 7 mars 1828 à Laurière (Haute-Vienne). Il est mort à Neuilly le 19 novembre 1888.

Voici le texte de Robert Margerit :

Une rue de Limoges porte le nom de Gondinet, mais la plupart de nos concitoyens qui passent régulièrement par cette rue n'ont aucune idée de ce que fut cet homme suffisamment célèbre pour avoir son nom sur une plaque bleue.

Ce ne fut ni un médecin, ni un avocat, ni un général, ni un maire de Limoges, comme je l'ai entendu dire. C'était un auteur dramatique. C'était même, en 1870, le plus célèbre des auteurs dramatiques du genre aimable. Il fit



au théâtre, sur toutes les scènes : à la Comédie-Française, au Palais-Royal, au Vaudeville, à l'Opéra-Comique, une carrière étincelante dont le souvenir s'est injustement évanoui. Lorsque les Limougeauds, si amateurs de théâtre lyrique, vont applaudir *Lakmé*, combien savent qu'ils applaudissent l'œuvre d'un de leurs compatriotes ? Le livret de *Lakmé* est, en effet, d'Edmond Gondinet.

Pourquoi la faveur de ce jadis illustre enfant du Limousin a-t-elle passé si vite qu'aujourd'hui seuls quelques lettrés se divertissent à lire son théâtre imprimé et seules quelques jeunes compagnies d'amateurs font parfois revivre les amusantes péripéties de *La cravate blanche* ou les quiproquos du *Panache* ?

Simplement parce que Gondinet n'a voulu être qu'un homme de son temps. Il a passé avec son époque. Il était d'un naturel aimable ; il a consacré son talent à plaire et amuser. Ce qui plaisait en 1870 n'amuse plus maintenant. C'est dommage. Il est regrettable que trop de facilité, de brio, un ton un peu trop « boulevard », trop marqué par les modes passagères, nous privent de goûter encore ce théâtre aussi drôle que celui de Labiche, d'un esprit plus fin, avec un dialogue encore très vivant. Mais malgré toutes ces qualités, il demeure de la comédie de salon.

Si Edmond Gondinet n'est jamais allé jusqu'à l'étude de caractère, à la création de types, il mérite de figurer parmi les meilleurs peintres de mœurs — mais, encore

une fois, des mœurs de salon, de boulevard, de coulisses politiques. Dans ce genre, ses traits d'esprit sont légion et sa fine raillerie, aiguë sans méchanceté, fait merveille.

Exemples :

C'est le candidat député Pontérisson qui proclame : « Demandons plus à l'impôt et moins aux contribuables ».

C'est le député Flavignac qui professe : « Je peux me présenter fièrement devant mes électeurs. J'ai porté mes convictions à gauche, à droite, au centre ; elles sont restées inébranlables ».

C'est un préfet nouvellement nommé qui feuillette un guide pour se renseigner sur son poste et s'écrie : « Montbrison, bâti près d'un volcan éteint... Comment ! Ils ont un volcan et ils le laissent s'éteindre !... ».

On voit le genre. En fait, bien qu'il ait écrit aussi pour la Comédie-Française et l'Opéra-Comique, Gondinet fut avant tout un vaudevilliste. Son œuvre est abondante. Il a produit une trentaine de pièces. À celles que j'ai déjà citées ajoutons les plus connues : *Le plus heureux des trois*, en collaboration avec Labiche ; *Le chef de division*, *Le homard*, *Les convictions de papa*, *Les victimes de l'argent*, etc.

Edmond Gondinet naquit à Laurière. Sa famille était originaire de Saint-Yrieix. Il passa une partie de son enfance à Limoges où il fit ses études. Son père était fonctionnaire de l'Enregistrement. Le jeune Edmond embrasse, lui aussi, cette carrière. Il devait y rester vingt ans, menant la double vie de fonctionnaire et d'écrivain, comme Huysmans et Courteline.

La direction du Domaine se montra tutélaire pour celui qu'un de ses chefs qualifiait d'« intelligence supérieure » et de « brillant sujet ». Elle l'appela bientôt à Paris, à l'administration centrale. C'était lui offrir le théâtre — c'est bien le cas de le dire — qui lui convenait. Augustine Brohan, rapporte André Theuriet, l'avait recommandé à certain personnage haut placé et l'on ne

le tracassait point sur l'emploi de ses heures de bureau. Son chef direct, beau-frère de Sully Prud'homme, aimait passionnément le théâtre et lui ménageait des loisirs.

Le résultat d'un si heureux ensemble de circonstances ne se fit pas attendre. Gondinet n'était pas à Paris depuis deux ans que déjà il débutait à la Comédie-Française, avec *Trop curieux*, joué par Coquelin (1863). Ce fut le premier pas d'une réussite qui, en 1869, l'enlevait au Domaine. À l'apogée de son succès, entre 1870 et 1885, il jouissait d'une célébrité dont nous ne nous rendons pas compte. Il était joué sur toutes les principales scènes du monde. Et, aujourd'hui, le cinéma qui a exhumé Labiche ne songe même pas à lui. Sic transit...

Edmond Gondinet possédait d'autres vertus que son talent. Il était modeste et bon. Son neveu, François, qui lui a consacré une sympathique brochure, raconte qu'Edmond, non content de se mettre en quatre pour rendre tous les services possibles à ses semblables, était en outre la providence des animaux. Il avait transformé sa maison de campagne en asile pour les chats perdus, les chiens éclopés, les chevaux de rencart ; on y voyait un mouton à trois pattes sauvé de la cruauté d'un mauvais berger.

Cela ne peint-il pas bien son caractère ? On comprend mieux, après ces révélations, la nature de son œuvre. Elle est parfaitement représentative du tempérament de cet homme qui ne put jamais se contraindre à écrire des pièces où il « aurait fallu mettre en scène des méchants », parce qu'« il n'aimait pas les méchants ».

Pour un auteur, c'est malheureusement une faiblesse. Il faut avoir assez la vocation de comprendre les êtres pour les aimer jusque dans ce qu'ils ont de pire.

Le Populaire du Centre, 8 août 1957

Michel Gondinet l'avocat fou de sport, premier Français à traverser la Manche pour défier le rugby britannique

MAÎTRE MICHEL GONDINET, avocat, écrivait bien. Il fit une très grande carrière au barreau parisien tout en adorant son Limousin natal et sa bonne ville de Saint-Yrieix-la-Perche. Comme on va le lire, il était traversé d'une autre passion irréprensible, celle du sport. Le mariage du short et de la robe provoqua probablement quelques sarcasmes qui feraient sourire aujourd'hui.

La Coupe du monde de rugby se dispute en France en l'an 2007 et c'est l'occasion de rappeler qu'un Limousin, Michel Gondinet, conduisit en Angleterre, en 1893, la première équipe française de rugby qui eut l'honneur d'affronter les Britanniques sur leur sol.

Le texte que vous allez lire est de Fernand de Laborderie. Il a été publié le 15 mars 1932 dans *La revue limousine* :

« Parmi les compatriotes dont nous avons le droit d'être fiers, nous sommes heureux de citer aujourd'hui maître Michel Gondinet, attaché depuis un demi-siècle au barreau parisien, dont la longue carrière est toute remplie de travail, de délicatesse et d'honneur.

« Le barreau veut un homme tout entier » enseignent les bâtonniers aux stagiaires. Michel Gondinet, lui, a failli à la règle ; son activité débordante ne pouvait se concentrer uniquement en la noble carrière d'avocat ; sa passion très vive de tout ce qui est bien et beau ne pouvait être satisfaite seulement avec les affaires, combien nombreuses et diverses pourtant, du Palais de justice. Il lui fallait autre chose.

« Michel Gondinet a donc fait déborder une grande, une très grande partie de sa passion sur sa terre natale. Nous exprimerions mal sa pensée en disant qu'il aime

Saint-Yrieix ; aussi, nous préférons lui passer un instant la parole : « Il est vrai, mon petit Saint-Yrieix m'est très cher. J'aime Paris autant qu'on le peut aimer ; seulement ma petite ville et mon Limousin, je les adore. C'est un peu la nuance qui distingue l'admiration et l'amitié de l'amour ».

« Et comment Michel Gondinet n'adorerait-il pas sa petite ville ? Le premier Gondinet y a planté l'arbre familial, et aucun de sa suite n'a jamais essayé de le déraciner. Et pourtant, ont-ils été nombreux dans cette famille : des hommes d'église, des notaires, des avocats, des médecins, beaucoup de médecins, dont ce Pardoux Gondinet qui soignait si bien Anne d'Autriche ; enfin des écrivains. Tous les Gondinet peuvent se dire écrivains – avec comme chef de file, Edmond Gondinet, le vau-devilliste du siècle dernier, dont les comédies eurent, aussi bien en province qu'à Paris, un succès légitime.

« Et Michel Gondinet nous a bien prouvé son amour pour Saint-Yrieix en y venant, chaque année, prendre ses vacances ; il a consacré ses moindres loisirs à l'embellissement de sa petite ville ; il a fondé la Société des « Amis de Saint-Yrieix ». Grâce à lui, les roses fleurissent sur les seuils des maisons et sur les monuments, des bancs se voient le long de toutes les routes, et enfin quatre cents citoyens travaillent, depuis vingt-cinq ans, sous son inspiration et sa présidence, à rendre les moindres détails de Saint-Yrieix plus « propres » et plus charmants.

« La deuxième passion de maître Michel Gondinet a été le sport et Dieu sait pourtant si, aux environs de 1880, il était peu à la mode. Quelques jeunes gens – pauvres gens, disait-on – s'en allaient le dimanche matin, en culotte courte (quelle indécence !) jouer au ballon, dans une prairie bosselée, devant une bonne... dizaine de spectateurs. – Que les temps sont changés. Mais Michel Gondinet savait bien que le sport et l'éducation physique – qui n'avaient point de ministre à cette époque – étaient à la base de l'amélioration de la race. Avec quelques

amis, aussi confiants que lui en l'avenir de ce projet, il organisa en 1880 les premières courses à pied... devinez où... dans le hall de la gare Saint-Lazare ; en 1881, il fonda le Racing-Club de France ; quand il en devint président en 1891, ce club comptait deux cents adhérents ; c'est plus de mille deux cents qu'il en compte aujourd'hui.

« En 1893, Michel Gondinet conduisit en Angleterre la première équipe française de rugby. Les rencontres internationales débutaient.

« Et il raconte maintenant avec bonhomie comment le sport était, il y a cinquante ans, jugé par quelques-uns de ses confrères :

« Sports athlétiques ! Qu'est-ce cela ? », me dit une fois à l'oreille un vieux confrère qui me voulait du bien. — « Cachez ce vice, mon jeune ami, et surtout évitez ce mot "athlétique" qui sent d'une lieue l'athlète de foire. Ou alors renoncez à entrer jamais au Conseil de l'Ordre. »

« La troisième passion qui tenailla le bon président Gondinet fut la littérature. Mais n'a-t-elle pas tenaillé tous les Gondinet d'origine limousine. Michel Gondinet a de qui tenir ; il est le petit-neveu d'Alfred de Vigny ; il possède la flamme littéraire de cet oncle, Edmond Gondinet qui écrivit *Le Parisien*, dont le succès fut si grand, le siècle dernier, à la Comédie-Française. Il a du talent, mais lui seul, parce que trop modeste, ne veut pas en convenir ; l'Académie des jeux floraux lui en avait pourtant donné, il y a quelque cinquante ans, à Toulouse, un cruel démenti : elle avait couronné en lui, avec une verve bien spirituelle un style d'une pureté bien remarquable et d'une vivacité bien charmante.

« Nous avons lu avec un vif plaisir un livre de Michel Gondinet, édité en 1928 : *Un Héros oublié, le lieutenant-général Yrieix Masgontier de Laubanie et le grand siège de Landon*. Cet ouvrage constitue un document historique de premier ordre.

« Mais ni son amour pour Saint-Yrieix, ni le sport, ni la littérature, n'ont empêché Michel Gondinet d'être avant

tout un excellent avocat ; il a plaidé tous les genres : affaires littéraires, affaires de sociétés, affaires d'assurances, affaires de sports ; il a montré chaque fois une égale maîtrise et une égale clairvoyance.

« À ses débuts, Michel Gondinet hésita entre le barreau et les lettres ; il se décida finalement pour la première profession ; ce n'est pas maintenant qu'il doit être tenté de regretter son choix.

« Il a trop joliment résumé ses premières impressions pour que nous ne jugions bon de les reproduire :

« Je n'oublierai jamais la terreur que j'éprouvai en pénétrant pour la première fois dans notre belle salle des Pas-Perdus. Des centaines de robes noires, aux manches déployées comme des ailes, y voltigeaient en tous sens. Elles étaient surmontées de têtes expressives décorées elles-mêmes de longs favoris noirs, gris ou blancs, qui faisaient aux avocats et aux avoués de ce temps-là, comme un second et austère uniforme. Le menton était rasé, les lèvres également, prêtes à décocher le trait. Je croyais voir flotter un peu d'ironie sur ces lèvres. C'étaient d'ailleurs, toutes, des lèvres d'hommes. Point d'avocates alors, point de ces gracieuses silhouettes féminines qui font aujourd'hui de notre grand'salle un élégant parterre.

« Je m'émerveillais en contemplant cette immense ruche affairée et bourdonnante, tous ces gens en robe courant de l'un à l'autre avec une serviette sous le bras — on courait déjà au Palais — échangeant des regards qui me paraissaient aigus, des propos brefs qui devaient être spirituels, à en juger par le fin sourire réciproque qui les accueillait.

« À la pensée qu'il me faudrait conquérir une place même toute petite, dans ce Palais qui semblait déjà plein à craquer — j'ai découvert que depuis il était élastique — je rentraï anxieux dans mon modeste logis et j'y passai une nuit désastreuse. »

« La petite place que Michel Gondinet voulait conquérir au Palais s'est changée en une grande... une

très grande place. Les procès qu'il a plaidés sont trop nombreux pour que nous puissions seulement en citer quelques-uns. Rappelons néanmoins un des plus curieux et des plus célèbres :

« C'était en 1897 ; monsieur Dubant faisait représenter au Théâtre Français une tragédie en vers : *Frédégonde*. Cette pièce subit une critique fort vive, signée Jules Lemaistre, dans *La Revue des Deux-Mondes*, dont le directeur était Ferdinand Brunetière. Dubant protesta et demanda l'insertion, dans la revue, de la pièce tout entière ; Brunetière refusa : Dubant l'assigna et prit Michel Gondinet comme avocat ; celui-ci gagna brillamment le procès. Le pourvoi en cassation de Brunetière fut rejeté. C'était le triomphe définitif du droit de réponse.

« Et, à ce sujet, Michel Gondinet fit ce joli quatrain :

*Cet arrêt est sans défaut,
Frédégonde, reine altière,
Ayant vaincu Brunehaut,
Devait vaincre Brunetière.*

« Bon sang ne peut mentir. Michel Gondinet est bien le petit-neveu d'Alfred de Vigny.

« Et maintenant, citons la dernière phrase du discours que fit, le 1^{er} juillet 1931, monsieur le bâtonnier Payen à maître Michel Gondinet, pour le féliciter de son cinquanteenaire professionnel :

« *Ad multos annos*, mon cher ami... c'est le vœu de tous ceux qui vous aiment, c'est-à-dire de tous ceux qui vous connaissent. »

Fernand de Laborderie,
La revue limousine, 15 mars 1932